



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 65 | 7.4.2019

Au pays de l'humanité cellulaire

Redécouvrir Charles Nodier

**La démocratie
de basse intensité**

**Franz Weber,
guerrier et visionnaire**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Au pays de l'humanité cellulaire

CARNET DE ROUTE À TRAVERS L'EURASIE. ITINÉRAIRE FULGURANT DANS LES PLUS GRANDES VILLES DE CHINE EN COMPAGNIE DE QUELQUES GUIDES PRÉCIEUX. ASSIS-TONS-NOUS À LA TRANSFIGURATION DE L'ESPÈCE HUMAINE OU À UN NOUVEAU RECLOI-SONNEMENT DU MONDE?

27 MARS. MARCHÉ DANS PÉKIN

«Or voici que nous découvrons au plus loin, en Chine, une conception de l'efficacité qui apprend à laisser advenir l'effet: non pas à le viser (directement) mais à l'impliquer (comme conséquence); c'est-à-dire non pas à le chercher mais à le recueillir – à le laisser résulter. Il suffirait, nous disent les anciens Chinois, de savoir tirer parti du déroulement de la situation pour se laisser "porter" par elle.»

François Jullien, *Traité de l'efficacité*.

Les provinces affluent vers la capitale en processions médiévales pour contempler les vestiges de leur Empire. La Chine est diverse, les types humains bien distincts, même pour l'œil peu exercé.

Et tout ce monde, d'où qu'il vienne, ne circule qu'avec son smartphone. Chez nous, les codes QR entrent à peine en usage. En Chine, ils sont

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

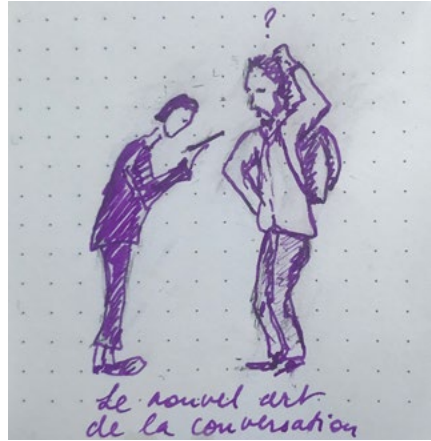
déjà partout. QR pour vous guider, QR pour payer, QR pour réserver.

Tout cela est intégré à WeChat, la messagerie chinoise dérivée de Whatsapp qui constitue déjà un microcosme à elle seule. Ses micro-applications couvrent de plus en plus de domaines. Seule condition: avoir un compte en banque en Chine. Du coup, devant les guichets à l'ancienne, on ne voit pratiquement plus que des étrangers. Et voici les jeunes Américains et les Européens branchés devenus soudain ringards...

«Nous avons plus d'étrangers il y a dix ans à Pékin. C'étaient les Jeux... et puis... avec la révolution numérique, nous nous sommes renfermés. Nous n'avons plus besoin de personne», me faisait observer Mark.

De fait, chacun est désormais rivé à son écran. Pour communiquer avec l'étranger, on dicte à une appli de traduction et on lui tend le résultat. Puis il dicte à son tour, dans le même téléphone. Les nouvelles applications sont même parlantes.

L'échange ressemble étrangement à la présentation d'une pipe d'opium. Avec un peu d'exercice, il s'avère efficace. Du coup, plus personne ne fait l'effort d'apprendre les quelques mots de base pour communiquer avec l'autre. Le smartphone assure le truchement. Malgré tout, on a comme l'impression d'être resté de part et d'autre d'un guichet, d'une barrière en verre. Cet outil décline même la communication gestuelle, qui de tout temps a été la première passerelle entre les langues.



Sur la plupart des sites, les temples sont ouverts à la vue, mais il est interdit d'y entrer. Le gouvernement craint les dégâts. D'autre part, les trésors (notamment ceux de la Cité interdite) ont été évacués vers Taïwan. Il reste peu à montrer. Mais la foule se presse quand même pour photographier quelque chose, n'importe quoi, dans ces obscurités austères. «On y était!»

Lieu presque modeste, et pourtant essentiel: le temple de Confucius. Un havre de paix surnaturelle au cœur de la ville. L'ombre du maître (qui y fut inhumé) y fait encore voler les pans de sa robe. Une exposition intelligente et sobre résume l'influence du grand enseignant et philosophe sur tout le devenir de la Chine. Tout au départ, un tableau éloquent: en 1800, bien que déjà en déclin, l'Empire du Milieu produisait encore 30% de la richesse mondiale. Devant l'Europe réunie. Tout cela, selon les Chinois, grâce à la philosophie de la



bonne gouvernance et de la tempérance en toutes choses léguée par le saint homme.

«Je n’enseigne rien à mes élèves. Je les laisse apprendre seuls jusqu’à ce qu’ils avouent qu’ils ne comprennent pas.» Ce simple précepte pédagogique énoncé à l’aube de notre civilisation, si seulement les écoles avaient su l’appliquer...

28 MARS. SHANGHAI.

Voiture-lits dans un train tout neuf. Les cabines sont propres, bien conçues. Comme en Russie, il y a toujours un robinet d’eau bouillante dans la voiture. Mes deux compagnons de chambrée sont organisateurs d’événements. Ils animent une conférence sur le génie civil à Shanghai. Le boulot ne manque pas.

Une heure avant d’arriver en gare de Shanghai, je suis tiré de mon sommeil par une voix melliflue et préenregistrée. Avec une exquise politesse, on nous fait les dernières recommandations: «Ne fumez pas, ne vous querellez pas, n’essayez pas de resquiller. Sinon nous serons obligés de limiter vos possibilités d’achat

de billets.» La quiétude des voyageurs est à ce prix. De fait, il n’y a pas eu un bruit dans le wagon de toute la nuit. A croire qu’on a eu le train pour soi tout seul.

Quelque chose m’a tout de même fait tiquer. J’y pensais en regardant par ma fenêtre défilier les chantiers d’autoroutes et les cités-dortoirs dans une brume de smog postapocalyptique. Limiter l’accès aux billets... Chez nous, on en rirait (enfin, peut-être plus pour longtemps). Chez eux, cela veut tout simplement dire: tu ne bougeras plus de chez toi. On n’y achète pas le moindre billet de train sans passeport — quand on est étranger. L’indigène ou le résident, lui, règle tout par WeChat. Sa carte d’identité y est incorporée. De fait, le smartphone est désormais le compagnon le plus intime de toutes les existences. D’où la prolifération d’un nouvel alphabet, encore plus opaque à notre œil que les idéogrammes: les codes QR. Ils sont partout. Pour payer, réserver, s’informer, s’orienter.

Emma, qui assiste les entreprises suisses en Chine, s’en est accommo-

dée. Un jour, elle est sortie en ville en oubliant son petit écran dans la voiture. Catastrophe! Avoir des billets sur soi ne changeait rien à l'affaire. Chez nous, on se réjouirait plutôt d'être «hors réseau» pour quelques heures, ici c'est un handicap réel.

En quelques années seulement, on a remodelé en profondeur le comportement d'un milliard d'humains grâce à la technologie. Fini, la Chine-qui-crache-par-terre... N'essayez pas, vous êtes reconnu. Par reconnaissance faciale. Du coup, le fameux code-barres orwellien tatoué sur le front est déjà déclassé, lui aussi... En revanche, la pédagogie croassée par porte-voix fuse de partout, placide et répétitive, comme dans les fonds sonores du *Wall* de Pink Floyd.

La contrepartie: une étonnante commodité. Le sentiment de sécurité est primordial pour la multitude. En particulier les femmes, me dit Emma. On a testé: en dix minutes, un criminel en cavale est paraît-il repéré.

La Chine est-elle le laboratoire de l'humanité de demain? Nos ingénieurs sociaux, en tout cas, l'observent de près. Notre culture individualiste et antiutopique nous crie: arrière! Mais notre religion scientifique et sécuritaire nous dit: testons! Nous sommes déchirés. En Orient, on ne pense pas dans ces catégories opposées. Aucune innovation n'est clivante. Elle fait partie du flux de la vie. Or, me dit maître Ye, banquier, poète et philosophe blogueur, tout

ce que nous pouvons faire, c'est de nous adapter au flux. «Nous vivons de toute façon dans une prison, celle de notre moi et de nos convictions. Commençons par élargir cette cellule-là, et occupons-nous ensuite des murs extérieurs.» Est-ce la formule de la vraie liberté ou celle de la résignation? Encore une fois, pourquoi opposer les deux?



Ye Tian Wei a pris sur son agenda surchargé le temps de me rencontrer pour un entretien philosophique. Si je m'étais annoncé simplement comme journaliste, il m'eût probablement éconduit. Il est venu avec une interprète, ne voulant rien laisser au hasard. Maître Ye est passionné par les questions culturelles et s'efforce toujours de souligner ce qui nous rapproche plutôt que ce qui nous oppose. Du coup, les questions trop concrètes sur les relations géopolitiques, l'effondrement fatal des modèles d'éducation à l'ère du smartphone, l'environnement ou la course aux ressources énergétiques et minières sont nimbées d'une délicate brume de thé blanc et comme évaporées. Il prend les

choses comme elles viennent. Les choses sont là: utilisons-les au mieux. Aucun a priori éthique, moral ou coutumier ne trouble son jugement. Transhumanisme? Pourquoi pas ne pas créer des humanoïdes «augmentés» capables de vivre un million d'années? Oh, pour des applications bien spécifiques, par exemple les voyages interstellaires. Car Ye croit sincèrement que la surexploitation de cette malheureuse petite planète trouvera son remède dans l'espace. L'esprit industriel des Asiatiques ne connaît pas de limites.

Et les limitations de plus en plus sévères infligées à l'individu par le totalitarisme technologique? Vues de l'esprit. Avant de dénoncer les barbelés et les miradors, occupons-nous d'élargir notre prison intérieure, celle que nous infligent notre conscience étroite et notre ego primaire. Je crois entendre saint Séraphim de Sarov: «Plutôt que de sauver le monde, sauve-toi toi-même et d'autres se sauveront autour de toi.» Qu'est-ce qui articule cette philosophie du développement personnel aux lois de la civilisation de masse, sinon sa fonction sédative? — A mes yeux d'Européen du moins. Peut-être les Chinois n'y voient-ils aucune contradiction. Mais il me semble qu'ils se fient un peu trop à leurs sagesses immémoriales. La définition de l'humain a davantage changé ces vingt dernières années qu'au cours des quarante siècles précédents. Le plus important, à leurs yeux, est de rester dans le flux. Même si notre visage et

notre identité devaient s'y dissoudre ou se transformer sans retour.

Les Chinois se sentent protégés par la continuité de leur mémoire (six mille ans). Ils ne se rendent pas compte qu'ils se détruisent plus vite que le reste du monde. Car la menace, cette fois-ci, est en deçà du spectre conscient (politique, économie, idéologie). Elle est comportementale, neurologique. Elle affecte le système sympathique. Le néocortex n'y voit que du feu.

L'éthique de la liberté, dans notre histoire, a une sœur honteuse: la servitude volontaire. Le monde de demain, celui du flux, ne connaît pas ces concepts moraux. Il a déjà remplacé la politique par la gestion, le barrage par la canalisation. C'est un monde taoïste et confucéen, et c'est pourquoi la Chine s'en est appropriée. On ne peut pas avoir de véritables points d'entente avec elle. L'avantage, c'est qu'il n'y a pas de désaccord non plus. Ça va comme ça va.

Emma me fait découvrir les venelles de Tianzifang et la ville historique. Les rues de l'ex-concession française ont quelque chose de familier, de simenonien, dans cette bruine quasi permanente qui définit le climat de Shanghai. A Xintiandi, on a reconstitué tout un quartier à l'ancienne. C'est tout neuf, et pourtant antique, à taille humaine, chaleureux. Les meilleurs restaurants, les plus attirantes boutiques sont là. C'est la version luxe des *hutongs* de



Pékin. Vivre en rez-de-chaussée au centre d'une mégapole est le comble du luxe, même si l'habitat est un peu foutraque. Tant de cités d'Europe auraient gagné à faire de même plutôt que de massacrer leur héritage avec des blocs invivables. Mais c'est sans compter avec le narcissisme dément des architectes, presque aussi prétentieux que celui des metteurs en scène contemporains.

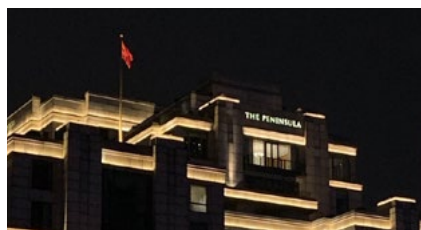
Promenade solitaire dans le Bund, sans doute le plus spectaculaire quartier d'affaires au monde. Les opulents palais néoclassiques du colonialisme européen ne sont plus que des bonsaïs en face des tours futuristes de la rive est du Houangpou. Les publicités animées courent sur toute la hauteur des gratte-ciel: c'est Blade-Runner-sur-fleuve chaque soir. Les badauds restent bouche bée. Je voudrais tant pouvoir me laisser fasciner comme eux.

Pour finir en beauté, je vais prendre un verre (enfin... un thé)

au fameux bar du *Peninsula*. Vue sidérante, délicieux pu-erh servi dans une théière d'argent avec un assortiment de noix et de légumes séchés, service souriant et discret... sans oublier l'internet gratuit, rapide et pratiquement débridé (sait-on pourquoi)? Le tout pour une dizaine d'euros... J'y reste deux heures pour écrire et répondre à mes messages.

Sans les commodités du *Peninsula*, l'Antipresse de la semaine ne serait peut-être pas paru à l'heure. On devrait envoyer tout le *staff* des hôtels et restaurants suisses — patrons compris — faire un an de stage en Chine.

(A suivre)



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

La mandragore qui chante

COMMENT S'EXTRAIRE D'UN MONDE DÉSENCHANTÉ LORSQUE SA VISION NOUS DÉSESPÈRE? COMMENT SURVIVRE LORSQUE L'ON EST HYPERSENSIBLE ET QUE L'ON VIT DANS UNE ÉPOQUE FAITE DE BOULEVERSEMENTS SOCIAUX ET IDÉOLOGIQUES EXTRAORDINAIRES ET SANGLANTS? EN S'EN ÉCHAPPANT PAR LES SONGES, EN CONSTRUISANT DES FANTASIES ET DES CONTES FANTASTIQUES, COMME UN SURSIS, UN APAISEMENT À MÊME D'OFFRIR UN REFUGE À UN ESPRIT TORTURÉ. PAR EXEMPLE EN FAISANT UN PETIT DÉTOUR PAR LA MAISONNETTE DE LA FÉE AUX MIETTES.

Né à Besançon comme Victor Hugo, dont il était l'aîné de vingt ans, Charles Nodier (1780-1844) prit d'abord le jeune Victor sous son aile bienveillante, avant d'être surpassé par le grand Victor, au point que ce dernier l'éclipsa et qu'il fut dès lors considéré comme un écrivain «mineur». S'il se vit attribuer le statut de précurseur, c'est parce qu'il inspira particulièrement Gérard de Nerval.

Fils illégitime d'un avocat devenu juge sous la Révolution après avoir été maire de la ville de Besançon, et de sa servante, le jeune Nodier fut un enfant prodige qui prononçait des discours en pleine Société des Amis de la Constitution. Les exécutions auxquelles il assista, encore jeune adolescent, le marquèrent définitivement et sa profonde détestation de la peine capitale et de la guillotine le hanta toute sa vie. Il manifesta ensuite contre la République et conspira contre l'Empereur, avant de se déclarer royaliste en 1814. Élève d'un érudit des sciences de la nature, chargé ensuite d'un cours de litté-

rature à Dole, puis secrétaire d'un Anglais spécialiste des classiques latins, sa passion pour les livres, la langue et les mots se fit remarquer avec la parution de son *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises*(1). Nommé en 1812 bibliothécaire impérial à Laibach (Ljubljana), dans les provinces illyriennes, il en repartit l'année suivante suite à la retraite des armées napoléoniennes, après y avoir recueilli l'une des sources de son inspiration: les traditions, chants et contes populaires encore vivaces dans une population épargnée par la civilisation.

À son retour, il s'installe à Paris, ville qu'il ne quittera plus. Nommé à la direction de la Bibliothèque de l'Arsenal, il y devient en quelque sorte le maître des romantiques, à commencer par Victor Hugo, avec lequel il assiste au sacre de Charles X en 1824. Hugo dont il devient le premier «guide» pendant la période où la Bibliothèque de l'Arsenal fut le lieu de rencontre des romantiques. La rupture intervient en 1830: si ses congénères plus jeunes que lui se

défont de sa tutelle, lui-même ne voit dans les nombreuses et incessantes turpitudes de la vie politique qui les fascinent – succession des régimes, nouvelles idéologies – qu’expression de la vanité de l’homme et épiphénomènes de l’histoire humaine. Ennemi du «progrès» et des théories de la perfectibilité, ce qui l’intéresse, c’est l’individu. À cela s’ajoute, toujours en 1830, le mariage de sa fille chérie, qui provoque en lui une déchirure ineffaçable. Il est élu en 1833 à l’Académie française.

Lexicographe, linguiste, grammairien, critique, bibliophile, mémorialiste, mais aussi entomologiste, botaniste, minéralogiste, Nodier aura utilisé toutes les échappatoires pour s’extraire du réel. Pour lui, le monde est définitivement usé: *«Le mieux, en quelque chose que l’on imagine, est une illusion pour ceux qui savent, un objet d’amertume et de dérision pour ceux qui en meurent. Le pronostic infallible des sociétés à venir est tout entier dans l’histoire des sociétés anéanties.»*

Son œuvre est à son image: multiple, diversifiée, de l’entomologie à la linguistique, en passant par l’histoire, la littérature de fiction n’y

occupant qu’une portion congrue. Il trouvait plus de plaisir comme lecteur et bibliophile que comme écrivain, pensant qu’*«après le plaisir de posséder des livres, il n’y en a guère de plus doux que celui d’en parler, et de communiquer au public ces innocentes richesses de la pensée qu’on acquiert dans la culture des lettres.»*

Dans une vision du monde où seul compte l’individu, il fut l’un des premiers à consacrer toute une œuvre au destin de l’individu et aux conditions de l’imagination subjective à travers les rêves et les fantasmes. Sa critique littéraire s’affermissant, et considérant la société dans laquelle il vivait comme vouée à la mort et, à terme, à la dissolution, il considérait

l’imitation des modèles anciens comme stérile. Mais où trouver les conditions d’un renouveau? Dans un savant mélange entre les sentiments de l’individu et les superstitions et croyances des peuples primitifs et des enfants. Le conte traditionnel s’y prête, avec sa capacité à être dirigé contre le positivisme et les sciences modernes. C’est dans les œuvres des romantiques étrangers précurseurs, en particulier allemands, notamment Tieck et Hoffmann(2), dont la



lecture «*produit sur une âme fatiguée [...] l'effet d'un sommeil serein, peuplé de songes attrayants qui la bercent et la délassent*», que son inspiration trouvera sa source.

Publié en 1832, *La Fée aux Miettes*(3) est son conte le plus long, peut-être le plus énigmatique – en tout cas mon préféré. C'est l'histoire fantastique placée dans la bouche d'un fou, contée par un narrateur qui a pris en dégoût tout le positif de la vie réelle. Une naine mendiante, peut-être une fée – peut-être même l'incarnation de Belkiss, la reine de Saba? –, agit à plusieurs reprises en faveur du héros, Michel, un jeune charpentier. C'est ce dernier, enfermé dans un asile de fous, qui va raconter son histoire au visiteur, le narrateur. Sa recherche de la mandragore qui chante est la cause de son enfermement. Il doit pourtant la trouver pour prolonger la vie de la Fée aux Miettes, devenue son épouse, et qui lui a appris le sens du bonheur, après l'avoir sauvé de la pendaison pour un crime qu'il n'a évidemment pas commis. Qu'a-t-il appris du bonheur? «*[Que] c'est d'être le premier dans le cœur de ce qu'on aime. Le bonheur, c'est de faire le bien selon sa puissance, quand l'occasion s'en présente. Le bonheur, c'est de n'avoir rien à se reprocher. Le bonheur, c'est de se coucher en joie dans un lit propre et bien bordé, déjà content du travail de la semaine, et rêvant de l'améliorer encore [...]* » Et

surtout que «*Oui, oui, je le sais! Le bonheur est de vivre près de la Fée aux Miettes, et d'en être aimé.*»

Le narrateur, un peu plus tard, acquérant le livre contant l'histoire de Michel et la Fée aux Miettes, conclura ainsi: «*Et j'avance hautement que de pareils livres influenceraient d'une manière plus essentielle sur le perfectionnement moral de l'éducation d'un peuple intelligent et sensible, que toutes les babioles pédantesques de quelques méchants philosophastres brevetés, patentés et appointés, pour instruire les nations!*»

Écrivain mineur, Nodier? Ça se discute; ça se conteste, même!

~~~~~  
NOTES

1. Charles Nodier, *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises* (1808, *Librairie Droz*, coll. «Langues et culture», 2008). À noter également, pour les amateurs de curiosité, ses *Questions de littérature légale. Du plagiat, de la supposition d'auteurs, des supercheries qui ont rapport aux livres* (1812, *Librairie Droz*, coll. «histoire des idées et critiques littéraires», 2003), un régal pour convives triés sur le volet!
2. Voir la chronique consacrée aux romantiques allemands, dans le *Drone* n° 6 du 18 février 2018.
3. Charles Nodier, *La fée aux Miettes* (1832), précédé de *Smarra* (1821) et *Tribly* (1822), *Gallimard*, coll. «Folio classique», 1982.

FUTURISK par Sébastien Fanti

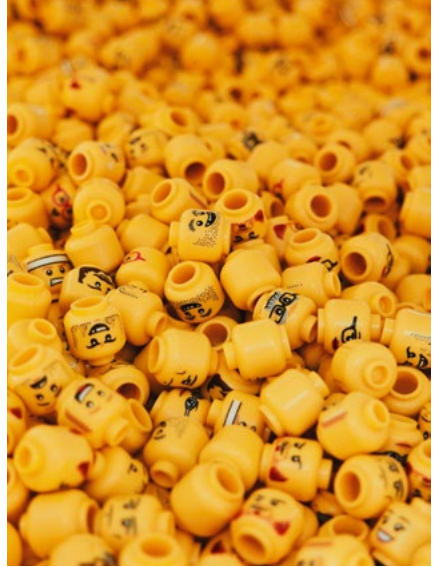
## La démocratie de basse intensité

LE CONTRÔLE UNIVERSEL, PRÉMISSE DU HOLD-UP DÉMOCRATIQUE PAR L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE?

**Samedi 6 avril 2019**

Tom Shark est tranquillement installé sur son canapé à surfer sur les sites des différents partis politiques suisses. Les verts, soit le parti écologiste, sont omniprésents depuis leurs récentes victoires lors d'élections locales. Ils ont le vent en poupe et peuvent espérer doubler leur représentation au parlement fédéral grâce à une prise de conscience inédite et une mobilisation citoyenne en faveur du climat. Tous les autres partis, craignant d'être considérés comme inadéquats dans leurs prises de position en la matière, multiplient les initiatives opportunistes en faveur du climat.

Tom vient d'assister à une conférence du fondateur et directeur du site *Mediapart*, Edwy Plenel, le pourfendeur des inégalités et héraut de la transparence. Il médite sur la notion de démocratie de basse intensité qui est chère à Plenel, soit celle qui permet la survenance d'accidents politiques graves. C'est alors qu'il reçoit un courriel de l'un des grands partis politiques lui suggérant de lire attentivement sa récente prise de position. Tom a constaté que depuis sa récente inscription à la newsletter de ce parti, il est régulièrement incommodé par des publicités sur les réseaux sociaux et des



appels téléphoniques. Cette répétition de prises de contact a le don de l'exaspérer et il songe sérieusement à se désinscrire, voire à demander le blocage des données. Dans les faits, ce parti a identifié Tom comme étant susceptible de soutenir ses positions: indépendant, argenté, père d'une nombreuse famille, attaché à la liberté... Grâce au logiciel utilisé lors des dernières campagnes présidentielles américaines, son profil a été mis en exergue et il est devenu une cible prioritaire de ce parti.

### Samedi 6 avril 2027

Tom Shark s'installe tranquillement sur son canapé lorsqu'il reçoit un appel d'un numéro qu'il connaît bien, celui de la police. L'officier lui demande alors pour quels motifs il a participé ce jour à la conférence d'Edwy Plenel, trotskiste et contestataire inscrit sur la liste internationale des électrons libres (*liberal thinkers*) nécessitant une surveillance constante de la part des autorités en raison de leur défaut d'affiliation à un parti politique reconnu. Comme il s'enquiert auprès de l'officier comment la police a pu déterminer sa présence à cet événement, il lui est répondu qu'un drone a filmé les personnes qui se rendaient à l'auditoire et que la reconnaissance faciale a fait le reste. Tom ressent un léger picotement dans son dos. Il se sait désormais relié à Edwy Plenel dans toutes les bases de données internationales depuis l'adoption des normes Schengen-Dublin-Washington-Pékin-Moscou-Brasilia.

Concrètement cela signifie qu'à l'instar de l'orateur du jour, il va devoir justifier de tous ses faits et gestes. Le Gouvernement dispose en effet d'un outil redoutable inti-

ulé *citizencheck* qui lui permet dans le cadre de chaque interaction avec ses citoyens de s'assurer que ceux-ci sont respectueux de l'ensemble des normes. En cas d'infraction, le citoyen est rétrogradé en deuxième classe ce qui signifie qu'il est privé du droit de voyager, du droit d'adopter, du droit d'être élu ou encore de celui de voter. Seule une action exceptionnelle lui permettra de retrouver ce statut. Et seule la fuite dans un pays non-signataire de ces accords lui permettrait de retrouver paix et quiétude. Or ceux-ci deviennent de moins en nombreux, car ils se voient *de facto* exclus des accords commerciaux.

Le conflit entre démocratie et dictature est un conflit entre deux systèmes de traitement de données, disait l'historien Yuval Harari. Il nous incombe de générer les garde-fous nécessaires pour éviter de tronquer la libre volonté des citoyens et empêcher que l'intelligence artificielle soit utilisée par les puissants pour consolider leur pouvoir. Sans même évoquer la possibilité pour l'IA de devenir elle-même la dictatrice des peuples...



Passager clandestin

# In memoriam: Franz Weber (1927-1919) par Slobodan Despot

C'EST UN TRÈS GRAND HOMME QUI VIENT DE QUITTER CETTE VALLÉE DE CIMENT. J'AIME À PENSER QUE SON ÂME LIBÉRÉE EST DESCENDUE SANS BRUIT JUSQU'AU FIN FOND DE LA SERBIE, VERS L'ENCEINTE CIRCULAIRE DU MONASTÈRE DE STUDENICA. ET QUE C'EST DEPUIS CE LIEU IMMÉMORIAL ET SACRÉ, QU'IL AVAIT CONTRIBUÉ À SAUVEGARDER CONTRE UN MONSTRUEUX PROJET DE BARRAGE ET QU'IL CONSIDÉRerait COMME UN «PORTAIL DU CIEL», QU'ELLE S'EST DÉFINITIVEMENT AFFRANCHIE DES LOURDEURS TERRESTRES. *STUDENICA*, ME RÉPÉTAIT-IL PARFOIS EN REGARDANT AU LOIN, COMME SON LOINTAIN PRÉCURSEUR AURAIT DIT *ITHAQUE*. IL N'EST PAS D'ÊTRE PLUS ÉMOTIF QUE LES VRAIS HÉROS. LEUR *PATHOS* EST LA RISÉE DES MÉDIOCRES ET LA BARRE D'URANIUM DE LEUR RÉACTEUR À EXPLOITS.

Je l'ai déjà dit et répété: l'histoire classera le journaliste, écrivain, poète et sauveteur Franz Weber parmi les géants de la Suisse moderne, qui en compte pourtant pas mal. Il est de la race des Burckhardt, Jung, Dürrenmatt, Ramuz: droit, têtu, intraitable, asocial quand il le faut, visionnaire cachant son génie derrière un humour subtil et sa délicatesse derrière des rugissements de lion. Sa création ne s'incarne pas dans les livres ni les œuvres d'art. Elle se déploie là, immédiate, sous nos yeux — et souvent sous forme négative. Car Weber a le plus souvent sauvé la beauté en barrant la route à la laideur.

A quoi ressembleraient les vallées grisonnes ou celle d'Anniviers sans les campagnes effrénées de FW et de sa Fondation? A des quartiers HLM projetés par erreur dans la sauvagerie alpestre par un *hacker*

pervers s'amusant sur Google Maps, mais en grandeur (contre) nature. Le vignoble en escaliers de Lavaux et son paysage sacré où Paul Morand voyait l'équivalent naturel des plus exquises créations architecturales, tel le Taj Mahal? Une cité-dortoir reliant Vevey à Lausanne et le tout aux banlieues de la solitude friquée où les suicidés solitaires restent pendus jusqu'à la décomposition des chairs, à l'insu de tous.

Lausanne elle-même, déjà si chargée? A la sœur jumelle de Morges, balafnée dans sa chair vive par une autoroute urbaine. On peut encore voir le moignon de bretelle que les édiles rengorgés avaient commencé à enfoncer dans la direction du beau quartier d'Ouchy à grand renfort de discours progressistes avant que la furieuse crinière du lion de Montreux vienne balayer les bulldozers.

Et je n'évoque ici que les paysages

que je vois chaque semaine par la fenêtre du train. Je n'évoque pas le sanctuaire de Delphes qui serait aujourd'hui englouti par une raffinerie de pétrole si la «logique du développement» avait pris le dessus sur le sens absolu du *bien* esthétique et moral d'un seul homme, là-haut en Suisse. Je n'évoque pas les bébés phoques, ces flocons de neige à sang chaud, dont le massacre à coups de crochets, révélé au monde par FW et Brigitte Bardot, a provoqué un tsunami de révolution qui fit le tour de la planète. Je n'évoque pas la magie du grand hôtel de Giessbach, perché sur sa cascade au bord du lac de Brienz, qu'on arracha *in extremis* à la démolition en lançant un appel à investir à *tout le peuple suisse!* Je n'évoque pas ses rares campagnes ratées parce que décidément trop avant-gardistes, comme l'une de celles auxquelles je participai, visant à interdire le survol des Alpes par les avions de combat.

Je ne peux évoquer ici, et à cette heure, que le souvenir de cet homme hors du commun, féroce et infiniment doux, inflexible et follement généreux, archaïque et ultracultivé, avisé et intrépide. Je le vois encore, à plus de quatre-vingts ans, escaladant quatre à quatre l'escalier du siège de la Fondation, à Clarens, dans l'une de ces «villas Dubochet» qui semblent tout droit sorties des romans d'Agatha Christie et qu'il avait sauvées — encore lui — de l'avidité des promoteurs. (Encore une de ces cauchemardesques uchronies: imaginez ce charmant

front de lac de Clarens, avec ses villas historiques emmitouflées dans la verdure, transformé en alignement de barres de rapport et vous bénirez la mère de Franz Weber de ne pas s'être arrêté à son deuxième enfant.)

Personne ne pouvait le suivre. C'est cette énergie personnelle, à la fois morale et physique, qui distingue sa stratégie et qui explique sa pénétration. A lui seul, avec son courage quasi inconscient, Franz Weber a déplacé des montagnes<sup>a</sup> dont les bureaucraties de l'environnement et de la cause animale ne pouvaient arracher un caillou. C'est à l'un de ces accès de témérité que je dois l'une des rencontres déterminantes de ma vie. Notre amitié était «filleule du danger» comme dit le poète.

Il y a vingt ans exactement, en avril 1999, Franz avait organisé d'urgence un colloque contre la guerre menée par l'OTAN en Serbie. Aucune voix faisant autorité, même dans la Suisse «neutre», n'osait alors contester nettement cette agression qui fut pourtant, par sa quantité de manipulations et de mensonges, «le plus grand bobard de la fin du XXe siècle» (selon le *Monde diplomatique*).

vOr FW ne se contenta pas de contester. Il interpella, vitupéra, maudit, au nom des sanctuaires menacés, au nom de la faune et au nom des populations, premières cibles. Sans oublier de donner une tribune à des arguments rationnels et bien fondés. J'avais eu l'honneur de figurer parmi les intervenants.

<sup>a</sup> D'où le titre du livre où il se raconte: *Des montagnes à déplacer* (éd. Favre).

Avec ce geste politiquement incorrect, FW se fit plus d'ennemis, et perdit plus d'amis, que jamais auparavant. Son vieil allié Sadrudin Aga Khan se brouilla notamment à vie avec lui. Weber n'en avait cure. «La vérité est au-dessus des amis», paraphrasait-il Newton<sup>a</sup> avec son inimitable accent bâlois.

Nos relations perdurèrent au-delà de ce combat de circonstance. J'avais reconnu chez Franz Weber une forme d'esprit rarissime. Il avait la fibre d'Antigone, une identification infaillible des «lois au-dessus des lois», la conscience que ces piliers de la morale et de l'esthétique n'avaient rien de «subjectif» ni de momentané mais fondaient notre communauté humaine. Mais la conscience et la conviction ne suffisent pas: il avait aussi l'énergie et les capacités pratiques de les défendre jusqu'au bout de ses ressources.

Après avoir quitté les éditions L'Age d'Homme, en 2004, j'avais été pendant un semestre le porte-parole de la Fondation Franz Weber. Ce ne fut pas une mission de tout repos, mais j'y appris davantage qu'en plusieurs années de formation. Par la suite, fin 2005, nous fondions avec Claude Laporte les éditions Xenia. La



**FRANZ WEBER DANS LE BUREAU SECRET  
DE LA FONDATION (PHOTO SD, 2004)**

combativité de Franz Weber, le défi qu'il opposait aux lieux communs de son temps et sa foi dans les lois universelles du beau et du vrai ont profondément marqué mon travail d'éditeur et d'auteur. Toute crainte, toute forme de couardise, après l'académie Franz Weber, était devenue une faute de goût.

Merci, grand Cœur! Merci, grande Âme!

<sup>a</sup> «Platon est mon ami, Aristote est mon ami mais mon meilleur ami, c'est la vérité.»

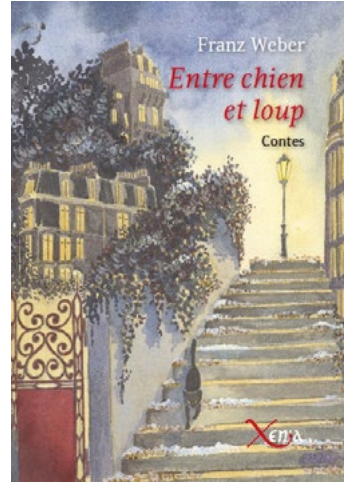
## QUELQUES LECTURES SUR FRANZ WEBER

— Les textes de la Fondation et le Journal Franz Weber, évidemment. Ses archives regorgent d'éditoriaux visionnaires et d'idées enthousiasmantes.

— «Franz Weber, un guerrier par nature», son portrait dans Le Temps.

— Aux éditions Xenia:

- Une heure en Lavaux, album illustré.
- Une heure avec la Création, évocations poétiques et mystiques.
- Entre chien et loup, les contes réunis de Franz Weber.



### Pain de méninges

#### CES RÉVOLUTIONNAIRES, QUELLES ÂMES SENSIBLES!

« Les conventionnels se piquaient d'être les plus bénins des hommes: bons pères, bons fils bons maris, ils menaient promener les petits enfants; ils leurs servaient de nourrices; ils pleuraient de tendresse à leurs simples jeux, ils prenaient doucement dans leurs bras ces petit agneaux afin de leur montrer le dada des charrettes qui conduisaient les victimes au supplice. Ils chantaient la nature, la paix, la pitié, la bienfaisance, la candeur, les vertus domestiques; ces béats de la philanthropie faisaient couper le cou à leurs voisins avec une extrême sensibilité et pour le plus grand bonheur de l'espèce humaine. »

— Chateaubriand, *Mémoires d'outre tombe*, livre 9 ch. 2 (proposé par notre lecteur Philippe Tommasi)

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Faites-la connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

antipresse.net